

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Quotidienne.

POUR LES ETATS-UNIS... 12.00 24.00 36.00 48.00
POUR L'ETRANGER... 15.00 30.00 45.00 60.00

Les abonnements se soldent invariablement d'avance.

Le Numéro  **Cinq sous**

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Hebdomadaire.

POUR LES ETATS-UNIS... \$3.00 \$1.50 \$1.00 \$0.75
POUR L'ETRANGER... \$4.00 \$2.00 \$1.50 \$1.00

Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois.

L'Abeyille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE. PRO ARIS ET FOCIS. SCIENCES, ARTS.

Journal Français Quotidien. NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 18 MAI 1897. Fondé le 1er Septembre 1827

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.
Bureau: 333 rue de Chartres, Entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU POURCENT ET DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE.

L'INCENDIE - DU - BAZAR DE LA CHARITE

Détails circonstanciés de l'horrible catastrophe.

Le jour même du grand incendie qui vient de mettre Paris en deuil, le câble nous en transmettait la nouvelle et nous permettait, dès la première heure, d'en faire connaître les principaux détails que chacun a lus avec une poignante émotion.

Nos lecteurs nous sauront gré d'ajouter à tout ce que nous avons déjà publié, des renseignements que nous trouvons dans les feuilles parisiennes.

L'origine du feu.

Comment d'abord le feu a-t-il pris? Les versions sur ce point, sont peu contradictoires.

Plus d'un millier de personnes se pressaient dans les salons du Bazar. Et toutes les personnes qui on pu échapper au sinistre sont unanimes à déclarer que c'est du côté gauche du Bazar qu'on a entendu la première alerte. Là était installé le cinématographe qui fonctionnait précisément à quatre heures au quart et qu'un grand nombre de visiteurs et de visituses étaient allés contempler.

Tout à coup, les spectateurs voient avec terreur une flamme monter vers le velum et se communiquer à toute cette partie de la toiture.

Une des "Petites Sœurs de l'Assomption" qui, avec les religieuses de l'"Hôpital de Notre-Dame du Perpétuel Secours", étaient présentes au nombre d'environ trente au Bazar, a raconté comment elle et deux ou trois de ses compagnes ont pu se sauver par une petite porte qui donnait dans un petit jardin et un fond à droite du Bazar, sur le terrain vague.

D'après le récit de cette sainte fille, qui a contribué à sauver près de cent personnes, un employé du cinématographe est allé prévenir le baron de Mackau, qui se trouvait à proximité du comptoir tenu par la duchesse d'Uzès, que le feu venait de se déclarer au velum par un bec de gaz.

Sous le coup d'une émotion très forte, mais gardant tout son sang-froid, le baron de Mackau pria l'employé de ne pas affoler l'assistance.

— Je vais prévenir tout le monde; quand à vous, cherchez immédiatement du secours, dit le président du Bazar.

Mais il était malheureusement trop tard. Déjà le feu s'était propagé avec une rapidité inouïe. Les personnes placées à proximité de la porte principale d'entrée eurent le temps de se sauver, en criant au secours, et en appelant, avec des cris éperdus, leurs parents, leurs femmes, leurs maris, leurs enfants!

Mais c'est du côté des petites portes placées à droite et à gauche dans la rue Jean-Goujon, — celle de droite s'ouvrit en dedans — qu'on se précipitait dans un affolement terrible.

Les comptoirs étaient en bois, garnis d'andrinople qui sert à la fabrication des drapoux, le bois qui avait servi à la construction du plancher était très sec, aussi dans l'espace de vingt minutes à peine tout le Bazar n'était plus qu'un amas de décombres.

La panique a été indescriptible. Lorsque les pompiers arrivèrent, le feu avait, depuis dix minutes, gagné les comptoirs près du cinématographe. Mais les dames avaient toutes eu le temps de s'enfuir si de plus nombreuses sorties avaient été ménagées.

Les secours.

Le lieu du sinistre était vraiment terrifiant, lorsque sont arrivés les pompiers et les pre-

mières secours. Et qu'on nous permette ici de nous faire l'écho des critiques très vives auxquelles a donné prise au moment de la catastrophe l'attitude des concierges de plusieurs maisons, faisant vis-à-vis au Bazar; l'un, notamment, de la rue Jean-Goujon, qui, en voyant des femmes, les vêtements en feu, se précipiter dans la rue affolées, s'en pressa de fermer sa porte et n'a fait aucun effort pour porter le moindre secours.

Les recherches ont été continuées à la lueur des torches, ce qui ajoutait encore à l'horreur du tableau.

C'était encore une bouillie de sang, une boue gluante: il est à craindre, hélas! que les recherches, qui seront reprises ce matin au jour, ne fassent apparaître de nouvelles victimes.

Et à mesure que nous transcrivons le récit de cette journée néfaste, écrit un reporter, nous avons devant les yeux les groupes d'agents qui, la tunique bas, en bras de chemise, fouillaient de leurs mains gantées les amoncellements de débris humains.

Récit d'un témoin.

Celui-ci passait par la rue Jean-Goujon quand l'incendie a éclaté. — Je vis une fumée noire qui montait du Bazar de la Charité. — En m'approchant de l'entrée principale, formant portique et placée au milieu, j'ai vu des gens

sortie saine et sauve de ce grave danger:

— Je suis néanmoins dans une mortelle inquiétude, lui dit-elle; ma belle-sœur, la comtesse d'Huolstein, n'a pas été retrouvée. Je crains qu'un horrible malheur ne lui soit arrivé. M'en apportez-vous quelque nouvelle?

Mais il était obligé d'avancer que rien de précis dans ses renseignements ne lui permettait de détruire ses appréhensions.

D'une voix légèrement voilée et qui trahissait plus encore de tristesse que d'effroi, Mme la duchesse d'Uzès lui a raconté comment elle est sortie de l'épouvantable fournaise:

— La première lueur du sinistre est partie à une très petite distance de la place qu'occupais. J'en fus comme éblouie instantanément, tellement la flamme avait pris un cours vertigineux. Je ne saurais mieux rendre mon impression qu'en comparant ce jet de feu à une traînée de feu d'artifice, à l'éclatement d'une fusée.

« De l'endroit où je me trouvais je ne pouvais songer à gagner la porte de sortie: il y avait à côté de moi une petite porte donnant sur le terrain vague, derrière les constructions du Bazar de la Charité. C'est par là que je me suis dirigée et me trouvais ainsi en plein air, encore enflammée toutefois dans les clo-

« Cette incertitude mortelle n'avait duré que quelques minutes, un siècle! »

Chez la marquise de Lubersac.

La marquise de Lubersac qui, malgré un deuil récent, avait consenti à tenir un comptoir, en remplacement d'une amie, a été sérieusement atteinte par les flammes.

A dix heures, les médecins rédigeaient le bulletin suivant:

« Blessure profonde au bras droit, légère au bras gauche, peu profonde derrière l'oreille droite et à l'épaule droite. »

Chez la marquise Costa de Beauregard.

La marquise Costa de Beauregard, arrivée vers deux heures, prit immédiatement place au comptoir numéro 14 qu'elle présidait. Vers quatre heures, le nonce s'entretenant que ceux instants avec elle, et à peine était-il parti que l'incendie éclatait. La marquise de Costa surprise s'évanouit et fut néanmoins sauvée grâce à l'énergie de son valet de pied qui, voyant le danger, prit la marquise dans ses bras, traversa le terrain vague et trouva à droite au milieu du mur de la maison voisine un jour de souffrance qu'on venait de desseller de l'intérieur.

Cette lucarne, à deux mètres de hauteur, était fort étroite. Le

me qui jaillissait de l'endroit où avait été installé un cinématographe. Instinctivement je me rapprochai de ma mère, et, déjà effrayée, je lui dis: « Mère, mère! le feu. »

« Quittons la salle. »

« Nous nous dirigeâmes toutes deux, vite, courant presque, vers la porte de sortie que déjà le public assiégeait.

« A ce moment Mgr le duc d'Angou, qui nous avait aperçues, s'avança vers nous et nous dit: — Calmez-vous! Ne vous pressez pas. Sortez tranquillement.

« Mais la foule affolée se précipitait vers toutes les issues, se bousculant, s'écrasant. A partir de ce moment, je n'ai plus eu la conscience nette de ce qui se passait. Je me suis sentie poussée, portée par un flot humain. Je voyais les flammes s'élever en spirales, lécher les murs du pavillon. Une fumée intense emplissait la salle et commençait son œuvre d'asphyxie. Des cris terribles, des appels terrifiants parvenaient de tous côtés. C'était une panique indescriptible. Fort heureusement nous pûmes, ma mère et moi, arriver des premières à la porte de sortie à laquelle on accédait par quelques marches d'escalier.

« Malheureusement, quelque personnes butèrent contre ces marches et firent la culbute: cet incident fut cause qu'un grand

Rien ne peut décrire l'aspect sinistre de ces corps étendus sur des planches tout autour de la salle.

La plupart n'ont plus de vêtements et n'offrent que des débris informes, carbonisés. C'est le même spectacle qu'à la Morgue lors de l'incendie de l'Opéra-Comique.

Des barrières empêchent les curieux d'approcher. On ne pénètre d'ailleurs dans le palais de l'Industrie qu'après avoir justifié de son identité et avoir déclaré à un des commissaires de police placés au poste qu'on recherche un parent ou un ami.

Des agents portant des torches éclairaient les personnes qui cherchent à reconnaître les êtres qui leur sont chers. On assiste à des scènes déchirantes. Ici, une mère reconnaît sa fille. Là, c'est un mari qui se penche en pleurant sur le cadavre de sa femme.

Les corps dont l'identité est établie sont placés aussitôt dans des cercueils.

L'air fumé des torches monte à la gorge. L'atmosphère est rendue irrespirable par l'odeur des antiseptiques répandus sur les cadavres.

Et ça et là, MM. Athalin, procureur de la république; Laurent, secrétaire général de la Préfecture; Marion, commissaire aux délégations judiciaires, qui recueillent les déclarations et les font contrôler par leurs secré-

« Une lutte qui a duré deux jours, devant Arta, centre des forces grecques, supérieures en nombre, réussit à faire subir d'énormes pertes à l'ennemi; elle a délogé les grecs de la forte position qu'ils occupaient.

Triste situation du camp grec.

Les troupes y souffrent de la faim.

Pressé Associé.

New York, 17 mai.—Une dépêche du quartier-général turc, à Tefke, en face de Pharsale, dit:

Bien que l'état-major du quartier-général soit resté ici, depuis trois jours, il semble que les opérations vont recommencer bientôt. Des détachements battent le pays en tous sens, y faisant des reconnaissances. L'ambulance volante fournie par le corps ottoman, qui peut recevoir 300 blessés, a été transportée de Larissa à Pharsale. 500 blessés restent à Larissa, mais la mortalité provenant des blessures est faible.

Des coups de feu ont été entendus du camp; ils provenaient d'une petite escarmouche qui a eu lieu à Métagica, entre un détachement de Turcs envoyés en reconnaissance et des Grecs errants dans la campagne.

Plusieurs déserteurs du camp de Domokos rapportent que la situation y est désespérée. Les soldats y souffrent de la faim; ils manquent même de pain. Il règne un grand désordre parmi les troupes.

Les déserteurs ont été bien reçus et bien traités ici.

Trois officiers sont arrivés ici, dans l'intention de suivre les opérations, en qualité de délégués neutres. Une mission militaire turque est également arrivée pour suivre les trois officiers.

Licenciement de garibaldiens.

Pressé Associé.

New York, 17 mai.—Une dépêche spéciale de Corfu, au Herald dit: qu'une cinquantaine de garibaldiens ont été licenciés; ils étaient venus pour rejoindre les hommes de Riccotti Garibaldi; ils sont allés à Brindisi.

Une ville privée d'eau.

Pressé Associé.

Candia, Crète, 17 mai.—Les incendies ayant détruit les conduites d'eau au-dessus de la ville, Candia se trouve dénuée de toute provision d'eau.

Une note des ambassadeurs à la Porte.

Raconteurs sur les conditions de paix.

Pressé Associé.

Constantinople, 16 mai (retard dans la transmission).—Les représentants des grandes puissances ont eu une longue réunion, hier, et rédigé une note qui sera présentée au gouvernement turc, aussitôt qu'un des ambassadeurs aura reçu les instructions nécessaires de son gouvernement.

Cette note ne s'occupe pas des conditions de paix; elle réitère simplement la demande d'un armistice, et déclare que les puissances ne permettront pas l'écrasement de la Grèce.

On affirme, dans certains cercles que, suivant les habitudes d'Orient, la Porte a demandé plus, afin d'obtenir moins.

On fait remarquer que si le gouvernement désirait traiter nettement, il aurait formulé ses conditions officiellement ici et ailleurs, les officiers de l'armée se prononceraient immédiatement contre l'abdication de la Thessalie. Si l'Europe prétendait, n'a pas pu forcer la Grèce à évacuer l'île de Crète, comment pourra-t-elle forcer les turcs à sortir de la Thessalie?

Traité d'extradition entre les Etats-Unis et le Brésil.

Pressé Associé.

New York, 17 mai.—Le correspondant du Herald à Rio Janeiro, Brésil, lui télégraphie que le nouveau traité d'extradition avec les Etats-Unis a été signé.

A Montevideo.

Pressé Associé.

New York, 17 mai.—Une dépêche de Montevideo, Uruguay, au Herald, dit que des rapports officiels annoncent que les forces du général Villars ont eu un engagement avec les insurgés commandés par les chefs rebelles Lamar et Saravia; qu'elles les ont défaits et leur ont fait subir d'énormes pertes. Les insurgés ont fait une résistance désespérée, mais ils ont été forcés de battre en retraite, en descendant, jusqu'à la frontière brésilienne.

Le gouvernement considère cette victoire comme décisive. C'est le coup de la mort pour la révolte.

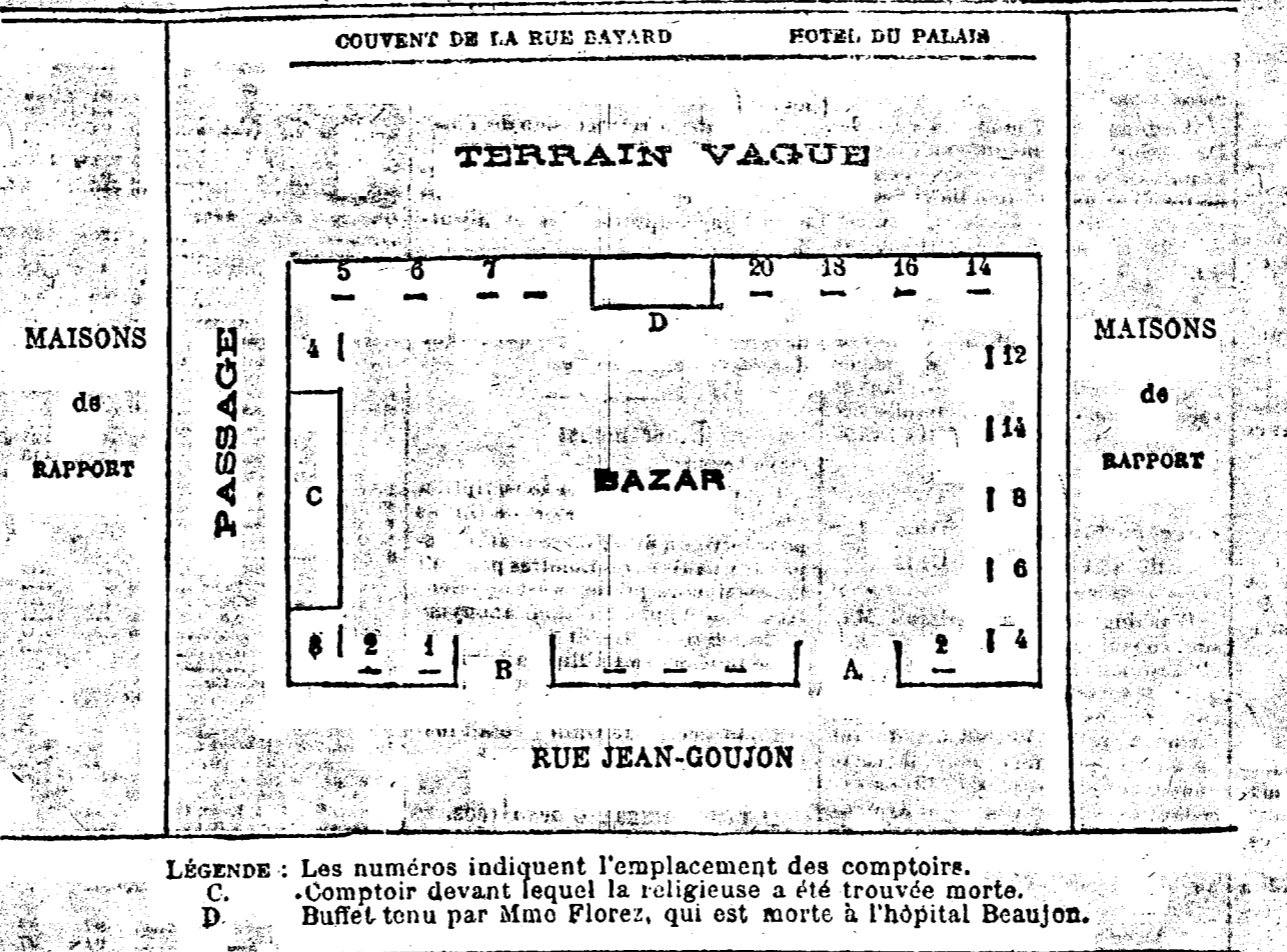
DEPECHE
Télégraphiques.
TRANSMISES A L'ABEILLE
NOUVELLES ETRANGÈRES

Une victoire turque à Arta.

Pressé Associé.

Constantinople, 17 mai.—Le gouverneur de Jasina télégraphie qu'une division de troupes turques, sous les ordres d'Ouzman Pachà, a

L'ACTUALITE. PLAN DU BAZAR DE LA CHARITE



affolés sortant du Bazar, des maris cherchant leurs femmes, des mères demandant avec des cris terrifiants leurs enfants. Un des premiers que j'ai aperçu était le baron Reille, député du Tarn, la tête entourée d'un mouchoir blanc et cherchant sa femme.

« Les baraquements, avaient pris feu comme par enchantement, et tellement était insupportable la chaleur qui se dégageait du foyer de l'incendie que les abords du lieu du sinistre, étaient des plus pénibles, même de la rue Bayard.

« Ainsi les premières personnes arrivées ont-elles dû commencer par rebrousser chemin, sans songer à aller chercher dans les maisons voisines du Bazar des instruments grâce auxquels il eût été possible d'abat tre les cloisons en bois et les planches qui avaient servi à la construction du Bazar. Mais non. Impossible d'opérer aux deux extrémités du hall le moindre sauvetage.

CHEZ LES VENDEUSES.

Chez Mme la duchesse d'Uzès

Mme la duchesse d'Uzès, qui était dame vendeuse à l'assemblée, a bien voulu recevoir un chroniqueur.

« Comme il lui exprimait combien il était heureux de la voir

tures.

« J'avais passé, pour ainsi dire, sous une voûte de flammes et je sentais sur moi les effluves de cette fournaise, la tête en feu. La flamme est venue m'effleurer et à légèrement brûlé quelques mèches de cheveux à ma tempe gauche.

« L'incendie gagnait cependant; j'entendais crépiter des flammes et des appels désespérés et d'affreux hurlements. C'était à frémir!

« Heureusement, une porte s'est trouvée ouverte, qui devait être fermée, condamnée: une porte dans la palissade en planches; c'est par là que je pus sortir.

« Une pauvre ouvrière, affolée par le danger, ne voyant plus devant elle, se lamentait, demandait du secours. Je la pris par la main et l'entraînai avec moi par cette issue pour ainsi dire miraculeuse.

« J'accourus chez moi et, toute bouleversée, interrogeai ma concierge: Mes enfants, où sont mes enfants?

« On crut que je demandais des nouvelles des bébés. — Mais non! Je parle de mes filles, la duchesse de Brissac, la duchesse de Luynes!

« On me rassura enfin! Mes filles étaient sorties et n'étaient pas allées cet après-midi au Bazar de la charité.

valet de pied, au moyen d'une planche appuyée le long du mur, put hisser la marquise jusqu'à la hauteur de la fenêtre et la faire passer en la poussant par les pieds, tandis que, de l'autre côté, un seigneur de charité la tirait par les épaules.

Bref, la marquise put être ramenée chez elle saine et sauve à son hôtel de la rue de Bourgogne.

Mlle de R...

Mlle de R... qui se trouvait au Bazar de la Charité au moment où l'incendie s'est déclaré, a fait le récit suivant, rapporté un chroniqueur:

« Vous me voyez, monsieur, encore toute bouleversée de l'affreux malheur auquel je viens d'assister. Je revois la scène épouvantable qui s'est passée sous mes yeux, l'affolement du public, les cris, des blessés, les flammes qui jaillissaient comme d'une fournaise ardente. Mon Dieu! mon Dieu! quel cauchemar!

« J'étais venue avec ma mère des l'ouverture des portes, car j'étais "vendeuse" au comptoir de Mme la duchesse d'Angou. Un public élégant emplissait la salle et dévalisait les comptoirs; bref, la recette pour les pauvres s'annonçait bien, lorsque, vers quatre heures — je ne sais à juste — j'aperçus une longue flam-

nombre de personnes eurent le même sort. A leur tour, celles-ci furent renversées, fouées aux pieds, littéralement piétinées. Ma mère n'était plus à mon côté. Affolée, je voulus retourner en arrière, mais c'était impossible. Je sais seulement que je me suis trouvée dehors, et que des personnes m'ont aussitôt entourée, me demandant si j'étais blessée. Je n'avais rien, j'étais seulement un peu contusionnée. Mais ma mère? Qu'était-elle devenue? Je me rendis aussitôt chez Mme Porgès dont l'hôtel est voisin du lieu de la catastrophe, et où je reçus les soins les plus empressés.

« Quelques instants après, ma mère arrivait. Elle avait été blessée à la sortie et précipitée par terre. Sa robe était en lambeaux. Un brave homme, un ouvrier, l'avait relevée et l'avait presque emportée dans ses bras. Elle avait reçu dans sa chute de nombreuses contusions.

Au Palais de l'Industrie.

Le nombre de morts transportés dans la salle du dépôt des sculptures, près de la porte 8 du palais de l'Industrie, s'élevait à dix heures du soir à cent onze.

La dernière voiture d'ambulances avait amené trois cadavres à huit heures. A cette heure, le déblaiement avait cessé,

taires.

A dix heures, l'ordre est donné de ne plus laisser entrer qui que ce soit.

Ce sont des membres des sociétés d'ambulances qui passeront la nuit à veiller les morts.

Au dehors, plus de trois cents personnes se pressent, contenues difficilement par les agents.

Une religieuse est morte à genoux: sa corsette n'est pas entièrement brûlée; les mains, qui semblaient jointes, sont carbonisées, un chapelet a été trouvé à son bras. Deux religieuses viennent la reconnaître: c'est la Sœur Ginoux, supérieure des religieuses de Saint-Vincent-de-Paul.

« Quelques instants après, ma mère arrivait. Elle avait été blessée à la sortie et précipitée par terre. Sa robe était en lambeaux. Un brave homme, un ouvrier, l'avait relevée et l'avait presque emportée dans ses bras. Elle avait reçu dans sa chute de nombreuses contusions.